

Technique Par Cornelius Castoriadis

Source : <http://uploading.com/files/get/m1927m5f/>

<https://collectiflieuxcommuns.fr/spip/506-technique-1-3?lang=fr>

Article « Technique ». Encyclopaedia Universalis. Volume 15 (mars 1973), republié dans « Les carrefours du Labyrinthe I », 1978, pp. 221 - 248.

À l'idée grecque de l'homme, *zoon logon echon* — vivant possédant le logos, le parler-penser — les modernes ont juxtaposé, et même opposé, l'idée de l'*homo faber*, l'homme défini par la fabrication d'instruments, donc la possession d'outils. Les documents anthropologiques ont paru, un temps, leur donner raison, mais ce n'était qu'apparence : les galets éclatés se conservent, tandis que seules des inférences indirectes sont possibles sur la parole avant l'écriture. Les progrès de l'anthropologie permettent aujourd'hui de relativiser considérablement cette opposition — (ce qui ne veut pas pour autant dire que les énigmes de l'hominisation soient résolues). Certes, le cortex des singes supérieurs montre que chez eux « articulation et gesticulation sont équipées de manière infra-humaine », mais « les possibilités physiques d'organiser les sons et les gestes existent déjà dès les premiers anthropiens connus ». « L'homme fabrique des outils concrets et des symboles [...] les uns et les autres recourant dans le cerveau au même équipement fondamental [...] Le langage et l'outil [...] sont l'expression de la même propriété de l'homme. » Ce qu'André Leroi-Gourhan (1) considère ainsi comme pratiquement certain à partir des données matérielles se rencontre avec ce que la réflexion philosophique sur la technique et le langage pourrait constater. Dans les deux cas, le même dégagement par rapport à l'immédiat est en jeu ; dans les deux cas émergent une temporalité et un ordre *sui generis* qui se superposent à la temporalité et à l'ordre naturels et en inversent les signes ; dans les deux cas, on a, pour parler comme Marx, une extériorisation ou « objectivation » de l'homme, qui reste inintelligible si on la coupe d'une intériorité pourtant elle-même inaccessible ; outil et parole doublent immédiatement leur existence empirique, de fait, par un *eidos* universel (ils ne sont outil ou parole que comme instances concrètes de cet outil, de ces mots) ; enfin, pour les deux, il y a la réalité et l'apparence de leur maîtrise par l'individu utilisateur, l'apparence et la réalité de leur maîtrise sur l'individu auquel ils préexistent et qui, sans eux, ne serait pas.

Mais depuis bien des lustres, la question de la technique a cessé d'être simple objet de recherche scientifique ou de réflexion philosophique pour devenir source d'une préoccupation qui va grandissant. Résultat évident de l'énorme impact de la technologie contemporaine sur l'homme concret (à la fois comme producteur et comme consommateur), sur la nature (effets écologiques alarmants), sur la société et son organisation (idéologie technocratique, cauchemar ou rêve paradisiaque d'une société cybemétisée), cette préoccupation reste massivement marquée, au niveau sociologique, d'une duplicité profonde. L'émerveillement devant les artefacts, la facilité avec laquelle le commun des mortels comme les prix Nobel se laissent emprisonner dans de nouvelles mythologies (les « machines qui pensent » — ou « la pensée comme machine ») accompagnent, souvent chez les mêmes, une clameur qui monte contre la technique

rendue soudain responsable de tous les maux de l'humanité. La même duplicité se manifeste sur le plan sociopolitique, lorsque la « technicité » sert de paravent au pouvoir réel, et que l'on maudit les « technocrates » auxquels on serait pourtant prêt à confier la solution de tous les problèmes. Ici s'exprime simplement l'incapacité de la société de faire face à son problème politique. Mais il n'en va pas autrement de l'attitude globale à l'égard de la technique : la plupart du temps, l'opinion contemporaine, courante ou savante, reste empêtrée dans l'antithèse de la technique comme pur instrument de l'homme (peut-être mal utilisé actuellement) et de la technique comme facteur autonome, fatalité ou « destin » (bénéfique ou maléfique). Par là, la pensée continue son rôle idéologique : fournir à la société le moyen de ne pas penser son problème véritable, et d'esquiver la responsabilité devant ses créations.

Il a paru préférable, dans la prolifération actuelle d'une littérature aisément accessible sur le sujet, de se concentrer ici sur quelques thèmes nodaux, pouvant fournir des points de repère à la réflexion sur une réalité coextensive à l'histoire humaine.

1. LE SENS DE LA TECHNIQUE

La « technè » grecque

Technique, du grec technè, remonte à un verbe très ancien teuchô (uniquement mais innombrablement attesté par les poètes, radical t(e)uch-, indo-européen *th(e)uch-), dont le sens central chez Homère est « fabriquer », « produire », « construire » ; teuchos, « outil », « instrument », est aussi l'instrument par excellence : les armes. Déjà chez Homère s'accomplit le passage de ce sens à celui de causer, faire être amener à l'existence, souvent détaché de l'idée de fabrication matérielle, mais jamais de celle de l'acte approprié et efficace ; le dérivé tuktos, « bien construit », « bien fabriqué », en vient à signifier achevé, fini, complété ; tektôn. Au départ le charpentier, est aussi chez Homère l'artisan ou l'ouvrier en général, et ultérieurement le maître dans une occupation donnée, finalement le bon constructeur, producteur ou auteur. Technè « production » ou « fabrication matérielle », devient rapidement la production ou le faire efficace, adéquat en général (non nécessairement relié à un produit matériel), la manière de faire corrélative à une telle production, la faculté qui la permet, le savoir-faire productif relatif à une occupation et (à partir d'Hérodote, de Pindare et des tragiques) le savoir-faire en général, donc la méthode, manière, façon de faire efficace. Le terme arrive ainsi à être utilisé (fréquemment chez Platon) comme quasi-synonyme du savoir rigoureux et fondé, de l'épistémè. Dans la période classique, il est connoté par les oppositions technè-paideia (occupation professionnelle lucrative opposée à l'apprendre désintéressé), technètuchè (causation par un faire efficace car conscient, s'opposant à un effet du hasard), enfin technèphysis (cf. infra). Les stoïciens définirent la technè comme hexis hodopoiètikè, « habitus créateur de chemin ».

Parallèlement à ce dégagement, que les documents font apparaître immédiat, du sens du savoir-faire approprié et efficace à partir d'un sens de fabrication, il importe de constater le dégagement, infiniment plus lent et incertain jusqu'à la fin, à partir du «

fabriquer » matériel, du concept de création (poiésis) auquel finalement Aristote amarrera la technè. Des deux sens initiaux du verbe poieô (to make et to do), seul le premier (donc : produire, construire, fabriquer) existe chez Homère et presque comme synonyme parfait de teuchô. Le troisième : créer, ne surgira qu'à l'époque classique. À ses débuts, la pensée grecque ne peut prendre en considération le ex nihilo (incapacité en laquelle la rejoindra en fait toute la philosophie jusqu'à nos jours). Ce qui fait exister autre chose que ce qui déjà était, ou bien est physis (et donc l'autre chose n'est pas vraiment autre), ou bien est technè, mais la technè procède toujours à partir de ce qui est déjà là, elle est assemblage, ajustement réciproque, transformation appropriée des matériaux. Homère ne dit pas de Zeus qu'il fait être un orage de pluie et de grêle, mais qu'il etuxen (Iliade, 10, 6), il le fabrique, le produit, l'assemble. Les dieux sont dans la technè, ils en sont les possesseurs initiaux (Eschyle, Prométhée, v. 506 : toutes les technai viennent aux mortels de Prométhée). Optique qui restera dominante jusque dans le Timée, dont le dieu construit le monde à partir d'éléments préexistants de tous ordres qu'il assemble, mélange, transforme, ajuste les uns aux autres à la lumière de son savoir, en véritable technitès — démiurge au sens classique du terme, ce qu'on appelle aujourd'hui « artisan ».

C'est pourtant Platon qui donnera le premier la pleine détermination de la poiésis : « Cause qui, quelle que soit la chose considérée, fait passer celle-ci du non-être à l'être » (Banquet, 205 b), de sorte que « les travaux qui dépendent d'une technè, quelle qu'elle soit, sont des poiésis et leurs producteurs sont tous des poètes (créateurs) ». Ce que Platon aura ainsi, une fois de plus, semé en passant sera repris et explicité par Aristote : la technè est une hexis (habitus, disposition permanente acquise) poiérikè, à savoir : créatrice, accompagnée de raison vraie (méta logou alèthous (2)) ; comme la praxis, elle vise « ce qui pourrait aussi être autrement », donc son champ est le possible (endéchoménon kai allôs échein, ce qui accepte en lui-même d'être tout autant disposé autrement), mais elle diffère de la praxis en ce que sa fin est un ergon (oeuvre, résultat) existant indépendamment de l'activité qui l'a fait être et valant plus qu'elle (3). Elle a toujours souci de la genèse, considère comment faire advenir ce qui, en lui-même, pourrait aussi bien être que ne pas être « et dont le principe se trouve dans le créateur et non dans le créé », elle laisse donc hors de son champ tout ce qui « est ou advient par nécessité ou selon la nature, et par conséquent possède en lui-même son principe (4) ». Il y a donc un domaine où le faire humain est créateur : « La technè en général ou bien imite la physis ou bien effectue ce que la nature est dans l'impossibilité d'accomplir (5).

On constatera que les interprétations de Heidegger, selon lesquelles « le point décisif dans la technè ne réside aucunement dans l'action de faire et de manier, pas davantage dans l'utilisation des moyens, mais dans le dévoilement... », n'ont, dans ce cas, ni plus ni moins de rapport que d'habitude avec le monde grec (6). Le célèbre chœur d'Antigone (v. 332 - 375, « nombreux sont les terribles, mais aucun plus que l'homme... ») chante la puissance humaine de faire, manier, fabriquer sur le plan matériel, et de créer, inventer, instituer sur le plan non matériel. Si « le principe de l'être ou de l'advenir se trouve dans le créateur et non dans le créé », comme le dit Aristote à propos de la technè, le seul « dévoilement » dont il puisse être question, c'est le dévoilement du producteur en tant que source du principe de l'être ou de l'advenir. C'est à peu près ce que dira Marx vingt-trois siècles plus tard. Mais Aristote n'est pas Marx (et Marx ne sera pas non plus tout à fait Marx, comme on tentera de le montrer plus loin). L'idée de

création, poiésis et technè, reste nécessairement chez le premier ambiguë et énigmatique ; la phrase de la Physique citée plus haut pourrait tout aussi bien être traduite : « La technè [...] parachève (épitèlei) ce que la nature est dans l'impossibilité d'élaborer jusqu'au bout (apergazesthai). » En tout cas, le faire créateur est fondé sur deux présupposés : il y a du possible, le monde n'est pas épuisé par l'anankè ; et il y a logos alèthès (disons : vraie raison ; et l'absence d'art, l'atechnia, est explicitement liée par Aristote au logos pseudès, à la raison fausse). Ces deux présupposés sont loin d'être sans rapport : c'est évidemment le logos alèthès qui perçoit qu'une chose pourrait être ou ne pas être, advenir ou non et, à un autre niveau, connaissant non seulement le ce-que mais le pour-quoi, permet à l'agir qu'il éclaire de poser dans le rapport approprié les proféra et hystéra, les antécédents et les conséquents, dont il trouve dans la physis le modèle à la fois général et spécifique de la production considérée (7). Mais si la technè effectue ce que la nature est dans l'impossibilité d'accomplir, c'est que cette chose était déjà portée par l'endéchoménon, donc elle est actualisation non naturelle d'un possible qui ne peut pas ne pas être naturel, par l'intermédiaire de cet agent particulier, l'homme, dont la physis propre contient précisément la virtualité d'actualiser le virtuel de la physis en général. Il n'est pas difficile de tirer cette idée vers la tautologie canonique et vide de la philosophie traditionnelle : le nouveau n'est qu'actualisation d'un possible donné d'emblée (à qui ?) avec l'être. Il est en tout cas significatif que, lorsque Aristote considérera la technè poiétikè par excellence, celle que nous appelons encore la poésie, il la définira (comme déjà Platon) par l'imitation, et, s'agissant de la tragédie, d'imitation d'un acte « important et parfait ». Un tel acte est-il dans la physis ? La praxis est physei chez l'homme (comme le désir de savoir) ; mais l'« acte important et parfait » qu'imité la tragédie est exclusivement l'abus de pouvoir, le parricide, l'inceste, l'infanticide. La physis de l'homme contient essentiellement le crime et la démesure l'anomie et l'hybris ; c'est ce que « représente » la tragédie, qui vise en même temps la modification de cette nature de l'homme « par la pitié et la terreur ». Mais par là encore on pourrait y voir « l'homme qui se guérit (se traite médicalement) lui-même ; et c'est à celui-là que ressemble la physis (8) ». Et pourtant, « le principe est dans le créateur et non dans le créé ».

On ne peut pas aller plus loin : à la frontière aristotélicienne, la technè est l'autre de la physis, mais la technè par excellence, la poésie, est imitation d'une physis qui n'est pas physis tout court.

La conception occidentale de la technique

Langue et culture contemporaines n'ont à peu près rien écarté de la constellation de significations du terme grec. La technique est ainsi mise en oeuvre d'un savoir, pour autant qu'elle se distingue de ce savoir comme tel ; pour autant aussi qu'elle ne prend pas en considération les fins ultimes de l'activité dont il s'agit : déjà Aristote disait que « dans la technè, celui qui volontairement agit mal est préférable » [sc. à celui qui agit mal sans le vouloir] (9) ; donc, les domaines de la technè et de la vertu éthique sont séparés. Mise en oeuvre de moyens, on ne doit la juger que sur l'ajustement efficace de ces moyens à la fin visée, qui est posée par une instance autre. On oppose ainsi les considérations « techniques » aux considérations « politiques », et les techniques artistiques (pianistiques, par exemple) à l'expression et à l'interprétation proprement

dites. Mais il y a aussi un dépassement du sens grec, pour autant que l'activité efficace est toujours considérée comme volontaire et à la disposition du sujet, mais non comme découlant nécessairement d'un savoir explicité ; elle peut être simplement une pratique efficace héritée, pourvu qu'elle soit standardisée, canonique et investie, à savoir « matérialisée » en fonction d'une dépense, d'objets ou de temps, dans un dispositif interne ou externe qui peut être considéré pour lui-même. Ainsi, pour l'époque contemporaine, la ou les techniques sont-elles à la fois : le pouvoir de produire, par un mode d'action approprié et à partir d'éléments déjà existants, de façon conforme à... ; et la disposition d'un ensemble cohérent de moyens déjà produits (instruments) dans lequel ce pouvoir s'incarne. Ce qui revient à dire que la technique est séparée de la création (dont elle serait au mieux la servante plus ou moins habile), qu'elle est aussi séparée des questions concernant ce qui est ainsi produit, et pour quoi il l'est.

Marx.

Paradoxe apparent : cette notion « vulgaire » de la technique, comme instrument ancillaire et neutre, est celle d'une époque où est née la première grande conception qui, dépassant l'idée grecque de la technè, a posé explicitement la technique comme moment à la fois central et créateur du monde social-historique. Il s'agit évidemment de Marx (le terme « technique » n'est pas fréquent chez lui, mais la chose n'en est pas moins visée lorsqu'il s'agit de « travail », d'« industrie », de « forces productives »). Ce n'est pas ici le lieu de retracer la filiation qui relie Marx à tout ce qui dans la philosophie classique allemande, depuis Kant et surtout depuis Fichte jusqu'à Hegel, est autoposition du sujet. Notons que les premières formulations de Marx sont à la fois très proches de Hegel, qu'il loue d'avoir vu « dans le travail [...] l'acte d'engendrement de l'homme par lui-même », et déjà très éloignées de celui-ci, car « le seul travail que Hegel connaisse et reconnaisse, c'est le travail spirituel abstrait » (10). Dès 1844, l'homme qui s'engendre lui-même par le travail n'est pas pour Marx un « moment » dans la dialectique d'une conscience déjà posée au départ, mais l'homme entier, en chair et en os, l'« homme générique » et non l'individu, l'homme historique : « ... toute la prétendue histoire du monde n'est rien d'autre que la production de l'homme par le travail humain... » « Ce n'est que par l'industrie développée que l'être ontologique de la passion humaine devient dans sa totalité aussi bien que dans son humanité... » « L'histoire de l'industrie [...] est le livre ouvert des facultés humaines... » « L'industrie est [...] la révélation exotérique des forces de l'être humain (11). » L'auto-engendrement par le travail est création par l'homme de l'homme et du monde humain, médiatisée par les objets ; cette création n'est plus autoposition transcendante, ni mystère d'une « création artistique », mais autoposition effective (wirklich) dans toutes les connotations de ce mot.

Le sens de cette création, de cet auto-engendrement de l'homme par le travail, se restreindra cependant de plus en plus, et sera pratiquement identifié à la création technique, en tant que celle-ci en constitue le noyau vraiment actif (de la Misère de la philosophie, 1847, à la préface de la Critique de l'économie politique, 1859, les formulations catégoriques en ce sens abondent. L'humus des textes, surtout des textes de jeunesse, est plus riche et plus contradictoire ; cependant il serait futile de nier que c'est dans la direction indiquée que la pensée de Marx se fixe).

Ce rétrécissement aura des conséquences lourdes, qui seront évoquées plus loin. Un point doit retenir l'attention : en quel sens travail, industrie, forces productives, technique sont-ils auto-engendrement et création de l'homme ? L'idée est dès le départ ambiguë : l'homme s'engendre lui-même par le travail parce que socialité et travail ne peuvent être posés et pensés qu'ensemble, parce qu'il se fait ainsi exister en tant qu'être déployant des facultés et en tant qu'« être objectif », et qu'il fait exister pour lui une nature « humaine » en transformant son milieu (l'idée est poussée à l'absurde dans un passage de L'Idéologie allemande où Marx transgresse mal la frontière de la physis : il est vrai, comme il le dit, que le cerisier serait absent du paysage allemand si les hommes ne l'y avaient importé ; mais ils n'y ont pas transplanté l'air, les montagnes ou les étoiles (12). Et dire que les étoiles aussi appartiennent à une nature « humaine » est vrai en un sens — à condition de ne pas oublier que ce n'est point par l'activité technique comme telle que les étoiles sont devenues « humaines ».) Mais, d'autre part, la technique est création en tant que déploiement de rationalité ; c'est ce sens qui deviendra rapidement dominant. Encore faut-il préciser le sens de ce terme. La rationalité dont il s'agit, Marx, finalement, la pense par référence à deux points fixes : la postulation d'une nature « scientifique », que l'homme apprend progressivement à connaître, notamment au moyen de sa « pratique », donc en premier lieu de son travail (cf. la deuxième des Thèses sur Feuerbach) ; et les besoins humains dont Marx souligne au départ le caractère « historique » (« la production de nouveaux besoins est le premier acte historique (13) »), mais sans jamais par la suite le prendre véritablement en compte, ni encore moins indiquer en quoi il consiste. En définitive, l'homme n'apparaît plus comme l'être qui s'auto-engendre, mais comme celui qui vise à « dompter, dominer et façonner les forces de la nature » et qui, aussi longtemps qu'il n'y parvient pas « réellement », y supplée mythologiquement (14). Ainsi l'histoire devient progression réelle dans la rationalité, et la technique médiation instrumentale entre deux points fixes : la nature rationnelle, domptable, façonnable, et les besoins humains qui définissent le vers-quoi et le pour-quoi de cette domination.

Finalement, tout comme dans la notion « courante », on n'a à se préoccuper ni de ce qui est produit, ni du pour-quoi de cette production. Marx, qui, jeune, insistait sur « l'importance qu'il faut attribuer aussi bien à un nouveau mode de production qu'à un objet nouveau de production (15) », ne met plus tard vraiment en cause ni les objets ni les moyens de la production capitaliste, mais l'appropriation des uns et des autres, le détournement capitaliste de l'efficacité, en elle-même irréprochable, de la technique au profit d'une classe particulière. La technique n'est pas seulement devenue « neutre », mais positive dans tous ses aspects, raison opérante ; il faut et il suffit que les hommes reprennent le contrôle de ses opérations.

Les critiques de la technique.

Sans pouvoir y insister, on mentionnera seulement la conception opposée qui, dès longtemps avant John Ruskin jusqu'à Jacques Ellul en passant par plusieurs textes de Heidegger (et nonobstant d'autres textes du même auteur), conduit aux imprécations, au

désespoir ou au mépris devant ce que l'on pose comme le caractère « intrinsèquement » négatif de la technique moderne. On a relevé justement dans cette optique une foule de conséquences néfastes du développement technique sous le capitalisme, tout autant sinon plus importantes que ses effets écologiques : on a vigoureusement dénoncé (notamment par la plume de Jacques Ellul (16)) l'illusion de la « neutralité » et de la pure instrumentalité de la technique, et insisté sur l'autonomisation quasi irréversible du processus technologique contemporain. Il est pourtant légitime de se demander si, au niveau le plus profond, il y a par rapport à Marx autre chose de changé que le signe algébrique affectant la même essence de la technique.

Le processus irrésistible qui devait conduire l'humanité à l'abondance et au communisme la conduit vers la déshumanisation totale et la catastrophe. L'avenir de l'homme était le « règne de la liberté » ; le « destin de l'être » conduit maintenant à l'« absence des dieux ». Là où l'on s'aperçoit que le mouvement technologique contemporain possède une inertie considérable, qu'il ne peut être dévié ou arrêté à peu de frais, qu'il est lourdement matérialisé dans la vie sociale, on tend à faire de la technique un facteur absolument autonome, au lieu d'y voir une expression de l'orientation d'ensemble de la société contemporaine. Et là où l'on peut voir que « l'essence de la technique n'est absolument rien de technique (17) ? », on replonge immédiatement cette essence dans une ontologie qui la soustrait au moment décisif du monde humain — au faire.

Technique, création, et constitution du monde humain

La technique comme création absolue.

Il faut reprendre les fils laissés par Aristote et Marx ou cassés entre leurs doigts, et les renouer ; il faut aussi renouveler le regard et mettre de côté une bonne partie (et une partie bonne) de la tradition philosophique qui empêche dans ce cas de voir ce qui est. Ce qui, ici, empêche de voir, c'est l'eidos platonicien, le paradigme éternel nécessaire de tout ce qui pourra jamais être, et sa conséquence, la mimésis. Ce que la technique amène à être, dans les cas décisifs, n'est pas une imitation ou une reprise d'un modèle naturel (même si un vague analogue peut se trouver réalisé dans la nature par accident) ; c'est quelque chose qui, par rapport à la nature, est « arbitraire ». La technique crée « ce que la nature est dans l'impossibilité d'accomplir ». Une roue autour d'un axe, une décoction bouillie, un piano, des signes écrits, la transformation d'un mouvement de rotation en mouvement linéaire alterné ou la transformation inverse, aussi bien qu'un filet de pêcheur, sont des « créations absolues ». Il n'y a pas dans la nature d'équivalent proche ou lointain de la poulie, de l'étrier, de la roue de potier, de la locomotive ou de l'ordinateur ; un ordinateur n'« imite » pas le système nerveux central, il est construit sur d'autres principes (18). Créations absolues, l'expression ne peut être comprise que si l'on se débarrasse d'une sophistique infantile pour laquelle ou bien tout, y compris la permanence dans l'être un instant de plus, serait création, ou bien rien ne le serait. La matière précise de l'objet créé par la technique, ou sa forme, ou la manière dont il détourne l'efficace des lois physiques, ou sa finalité, ou tout cela à la fois, sont généralement sans antécédent naturel. Créer un objet technique ce n'est pas altérer l'état

présent de la nature, comme on le fait aussi bien en bougeant la main ; c'est constituer un type universel, poser un eidos qui désormais « est » indépendamment de ses exemplaires empiriques. Cet eidos, bien évidemment, s'inscrit à son tour dans une hiérarchie ou un réseau ; c'est ce qui permet à Leroi-Gourhan, à travers les innombrables variétés d'herminette que l'on rencontre réellement, de parler explicitement de l'herminette comme d'une essence ou d'un type idéal, ou du propulseur, « impersonnel, inexistant, qui est à la fois le premier degré du fait et la tendance elle-même (19) ».

La constitution du réel.

Mais la technique n'est pas seulement création prise en elle-même ; elle est dimension essentielle de la création d'ensemble que représente chaque forme de vie sociale, et cela avant tout parce qu'elle est, tout autant que le langage, élément de la constitution du monde en tant que monde humain, et en particulier de la création, par chaque société, de ce qui, pour elle, est réel-rationnel, par quoi nous entendons ce qu'elle pose comme s'imposant à elle ; la magie dans une société archaïque est une pièce centrale du « réel-rationnel » de cette société. Toute société est plongée dans un milieu qui résiste, et est elle-même parcourue par un tel milieu interne. Ce milieu, cependant, ne résiste pas n'importe comment et ne résiste pas tout court. Il ne résiste pas tout court : ce qui rend possible non seulement la technique mais un faire quelconque, c'est que le réel brut n'est pas figé, qu'il comporte d'immenses interstices permettant de mouvoir, rassembler, altérer, diviser ; et aussi, que l'homme peut s'insérer comme cause réelle dans le flux du réel. Mais surtout le milieu ne résiste pas n'importe comment : qu'il s'agisse de la nature extérieure, de la tribu voisine, du corps des hommes ou de leurs actions et réactions, cette résistance est réglée, elle présente des lignes de force, des nervures, des déroulements en partie systématiques. Comme tout faire, comme tout savoir, comme l'observation pure et simple (que l'on pense à la taxinomie biologique ou à l'astronomie primitives), la technique prend appui sur cette « rationalité du réel ». Mais elle fait beaucoup plus : elle explore, découvre activement, force à apparaître ce qui était simplement virtuel, et virtuel au sens le plus abstrait du terme. L'extraordinaire briquet à compression d'air des Dayak de Bornéo (et l'on peut en dire autant de toutes les inventions non triviales : on en trouvera des exemples par centaines dans Leroi-Gourhan (20)) met à contribution un ensemble de propriétés cachées de la nature qui ne se trouvent jamais concourir de cette façon, dont on peut dire non seulement que dans la nature elles sont sans contact les unes avec les autres, mais qu'elles étaient condamnées, physei, à le rester à jamais. La technique opère ainsi la division du monde en ces deux régions fondamentales pour le faire humain : celle qui résiste de toute façon et celle qui (à une étape donnée de l'histoire) ne résiste que d'une certaine façon. Elle constitue dans le réel brut ce par rapport à quoi on ne peut rien, et ce par rapport à quoi un faire est possible. La technique est création en tant qu'utilisation arbitraire à la fois de la facture rationnelle du monde et de ses interstices indéterminés.

L'indétermination des fins.

Les deux parties de cet énoncé sont essentielles. Leroi-Gourhan a raison d'écrire (21) : «

Il y a donc tout un côté de la tendance technique qui tient à la construction de l'univers même. » Mais on ne saurait souligner assez fortement que ce qui « tient à l'univers même » doit être dégagé et ne peut l'être qu'en fonction d'un autre terme : s'il est « normal que les toits soient à double pente, les haches emmanchées, les flèches équilibrées au tiers de leur longueur », il n'est ni « normal » ni « anormal » qu'il y ait des maisons, des haches et des flèches, c'est « arbitraire ». Certes, la rationalité du réel est chaque fois mise à contribution, mais pour qu'elle le soit de façon féconde, pour qu'elle se dégage, il faut la « position absolue » de la maison, de la hache, de la flèche. Il est vrai qu'il y a « des solutions obligatoires (22) » ; mais il est tout aussi essentiel d'observer qu'il n'y a pas, pour l'homme, des problèmes obligatoires. Or, ici encore nous touchons à un aspect essentiel de la création technique : il n'y a pas un ou quelques problèmes de l'homme définis une fois pour toutes, et auxquels il apporterait, au cours des âges, des solutions « obligatoires » ou progressivement améliorées ; il n'y a pas un point fixe des « besoins » humains. L'abîme qui sépare les nécessités de l'homme comme espèce biologique et les besoins de l'homme comme être historique est creusé par l'imaginaire de l'homme, mais la pioche utilisée pour le creuser, c'est la technique. Encore l'image est-elle défectueuse, car ici non plus la technique prise in toto n'est pas simple instrument, et sa spécificité codétermine chaque fois de façon décisive ce qui est creusé : le besoin historique n'est pas définissable hors de son objet. L'industrie n'est pas seulement « le livre ouvert des facultés humaines », elle est aussi le texte interminablement continué de l'impossible traduction du désir en visée réalisable.

L'organisation sociale.

Il n'a été question jusqu'ici que de la technique « matérielle », des rapports de la société avec la nature. Il devait être clair que ce qui vient d'être dit vaut a fortiori pour l'autre aspect de la constitution par la société de ce qui est pour elle réel-rationnel : de sa propre constitution par elle-même, de son auto-institution — et de l'immense composante technique que celle-ci comporte. Il n'est possible de donner ici que quelques indications. D'une part, comme l'a fortement souligné Lewis Mumford (23), une des inventions les plus extraordinaires de l'histoire a été la construction non pas d'une machine matérielle quelconque, mais de la « machine invisible », « machine du travail » ou « méga-machine » : le rassemblement et l'organisation, par les royaumes d'il y a cinq mille ans, d'immenses masses d'hommes sous une division minutieuse et rigide du travail qui a rendu possible l'accomplissement de travaux d'un type et à une échelle inconnus jusqu'alors et comparables à ceux d'aujourd'hui (Marx disait déjà que « le mode de collaboration est lui-même une force productive (24) »).

Mais sous une forme à la fois moins spectaculaire et beaucoup plus générale, cela est vrai de toute société connue : de toutes les « techniques », la plus importante est l'organisation sociale elle-même, l'appareil le plus puissant jamais créé par l'homme est le réseau réglé des rapports sociaux. Certes, il faut reconnaître que ce réseau c'est l'institution, et l'institution est beaucoup plus et autre chose que la technique ; mais elle contient indissociablement la « technique » sociale — la « rationalisation » des relations entre hommes telle qu'elle est constituée par la société considérée — et est impossible sans elle (25).

La « neutralité » de la technique.

Les considérations qui précèdent peuvent être éclairées si l'on tente de répondre à cette question : que vaut la distinction traditionnelle entre moyens mis en oeuvre et fin visée ? Sans doute, considérée en et pour elle-même, l'activité technique ne prend pas en compte la valeur des fins qui lui sont proposées. Valeur, pour elle, veut dire efficacité une technique nucléaire est bonne si elle produit à bon compte des mégawatts ou des mégamorts, mauvaise dans le cas contraire. On ne peut pas négliger ce point de vue et confondre l'ingénieur responsable des calculs d'un pont qui s'écroule avec celui qui construit, car telle est la commande, un pont solide là où il ne sert à rien. Ainsi la technique apparaît comme wert-frei, neutre quant à la valeur, référée à l'efficacité comme seule valeur.

Mais, à l'échelle sociale et historique, ces considérations deviennent des sophismes. Ce qui est liberté d'utilisation de tel ou tel instrument ou procédé pris isolément disparaît totalement lorsqu'il s'agit de l'ensemble des techniques dont « dispose » une société ou époque donnée, mais qui tout autant « disposent » d'elle. On peut, aujourd'hui, choisir entre centrale thermique, hydraulique ou nucléaire, préférer tel emplacement à tel autre. Mais il n'y a aucun choix quant à l'ensemble des techniques utilisées, lesquelles appartiendront bien de toute façon au type spécifique qui définit le spectre technologique de notre époque ; elles comportent en effet des méthodes spécifiques, et un type spécifique de rapport à un type spécifique de savoir, ainsi que des porteurs humains spécialisés, elles sont lourdement investies dans la totalité des installations, des routines, du savoir-faire, de la dextérité manuelle et intellectuelle de centaines de millions d'hommes, et elles ont, comme on commence à le voir, des effets massifs que rien ni personne ne contrôle (même les moyens imaginés actuellement pour parer à ces effets indésirables appartiennent au même spectre technologique). Neutralité et liberté de choix, dans ces conditions, n'ont aucun sens ; une telle liberté n'existerait que dans le cas d'une révolution totale, sans précédent dans l'histoire, où la société se poserait explicitement la question de la transformation consciente de sa technologie ; encore se trouverait-elle au départ conditionnée et limitée par la technologie même qu'elle voudrait transformer (cf. plus bas).

Il ne saurait davantage être question de neutralité quant au sens et à l'interprétation — aussi difficile soit-elle — du rapport d'une société et de sa technique. Comment pourrait-on séparer les significations du monde posées par une société, son « orientation » et ses « valeurs », de ce qui est pour elle le faire efficace, dissocier l'organisation qu'elle impose au monde de l'incarnation la plus proche de cette organisation : son instrumentation dans les procédés canoniques de ce faire ? C'est une chose de dire que l'on ne peut pas penser le rapport de ces deux termes comme une dépendance causale simple ou complexe. C'en est une autre que d'oublier que dans les deux s'expriment à des niveaux différents et pourtant articulés, la création et l'autoposition d'une société donnée. Dans l'organisation sociale d'ensemble, fins et moyens, significations et instruments, efficacité et valeur ne sont pas séparables selon les méthodes de conceptualisation classiques. Toute société crée son monde, interne et externe, et de cette création la technique n'est ni instrument ni cause, mais dimension ou, pour utiliser

une meilleure métaphore topologique, partie partout dense. Car elle est présente à tous les endroits où la société constitue ce qui est, pour elle, réel-rationnel.

2. TECHNIQUE ET ORGANISATION SOCIALE

La thèse marxiste

Platon, dans La République, retrace une genèse de la cité parallèle à la diversification et à la division des travaux ; et l'on a vu à juste titre dans une célèbre remarque d'Aristote (faisant de la non-existence d'esclaves mécaniques la condition de l'esclavage des hommes) une des premières formulations du matérialisme historique. Un siècle et demi après son apparition, et malgré toute la littérature qu'elle a suscitée, c'est la grande thèse de Marx qui domine encore aujourd'hui le sujet : l'état de la technique (des « forces productives ») à un moment donné détermine l'organisation de la société, car il détermine immédiatement les rapports de production, et médiatement l'organisation de l'économie d'abord, de l'ensemble des « superstructures » sociales ensuite ; le développement de la technique détermine les changements de cette organisation. Sans qu'on puisse réduire à cette thèse Marx en général, ou même Marx sur ce point particulier, on ne peut cacher qu'il l'a exprimée catégoriquement, fréquemment et clairement, qu'elle a été le thème central de la vulgate marxiste, qui est elle-même composante essentielle des idées dominantes du xxe siècle, enfin qu'elle est, de prime abord, suffisamment plausible pour permettre d'ordonner autour d'elle le débat sur la question.

La technique et la vie sociale.

C'est une chose de dire qu'une technique, une organisation du travail, un type de rapport de production vont de pair avec un type de vie et d'organisation sociale d'ensemble ; c'en est une autre de parler de détermination de celui-ci par ceux-là. Au-delà de toute querelle sur la question de la causalité dans le domaine social-historique, un prerequisite essentiel de toute idée de la détermination n'est pas ici rempli : la séparation des termes déterminants et déterminés. Il faudrait d'abord pouvoir isoler le « fait technique », d'une part, tel autre fait de la vie sociale, d'autre part, et les définir de manière univoque ; il faudrait ensuite pouvoir établir des relations biunivoques entre les éléments de la première classe et ceux de la seconde. Ni l'une ni l'autre de ces possibilités ne sont données. La postulation de la première paraît être l'effet banal d'une projection socio-centrique (dans notre société, « faits » et « objets » techniques semblent bien distincts des autres réalités) et d'un glissement de sens, poussant à identifier fait technique et objet matériel qui lui correspond. Or cet objet n'est pas forcément, pour la majorité des cultures connues, « instrument » pur ; il est pris dans un réseau de significations dont l'efficacité productive n'est qu'un moment. Plus important, car plus spécifique : le fait technique ne peut absolument pas être réduit à l'objet. L'objet n'est rien comme objet technique hors de l'ensemble technique (Leroi-Gourhan) auquel il appartient. Il n'est rien non plus hors les dextérités corporelles et mentales (qui ne vont nullement de soi ni ne sont automatiquement induites par la simple existence de l'objet)

qui en conditionnent l'utilisation ; l'outil comme tel, Leroi-Gouran le dit bien (26), « n'est que le témoin de l'extériorisation d'un geste efficace ». Ensemble technique et dextérités peuvent tout aussi bien induire l'invention, ou l'emprunt d'un objet, qu'en modifier, parfois « régressivement », les modalités d'usage (les Esquimaux et les Lapons ont « réduit » à leur niveau technique les ciseaux à bois apportés par les Européens pour les intégrer dans leurs herminettes traditionnelles), ou en conditionner le rejet. Enfin, cet objet est lui-même un produit ; sa genèse met donc à contribution la totalité de l'existence sociale de la collectivité qui le fait naître : non seulement ses « aptitudes mentales », mais son organisation du monde et le biais spécifique qui la caractérise. Ce n'est pas seulement qu'il y a un « style » des inventions et des artefacts propres à chaque culture (ou à des classes de cultures), correspondant à peu près à ce que Leroi-Gourhan (27) appelle « le groupe technique », c'est que dans l'ensemble technique s'exprime concrètement une prise du monde.

Mais l'ensemble technique lui-même est privé de sens, technique ou quelconque, si on le sépare de l'ensemble économique et social. Il n'y a certes pas d'économie capitaliste sans technique capitaliste — mais il est lumineusement évident qu'il n'y a pas de technique capitaliste sans économie capitaliste. Un nombre immense de techniques précapitalistes et quasi industrielles ne sont pas utilisables, ne sont tout simplement pas applicables socialement, sans l'existence d'une quantité importante de force de travail consommable à volonté, dont l'entretien offre le même intérêt que celui du bétail, bref sans l'esclavage. Mais est-ce la galère qui « détermine » l'esclavage, ou bien est-ce l'esclavage qui rend la galère possible ? Lorsque Engels dit, sans cynisme mais en bon hégélien, que « l'invention de l'esclavage a été la condition d'un progrès social immense » et qu'en même temps il attribue implicitement (à tort, mais peu importe ici) cette « invention » non pas à un fait « technique » mais à une invention essentiellement sociale, l'échange des objets (étendu, d'après lui, à l'« échange des hommes »), il montre sans le vouloir qu'aucun fait technique en lui-même ne peut rendre compte de la genèse de l'esclavage. Il est du reste clair que toute tentative de réduction de ce type serait par définition absurde puisqu'un certain échange est toujours constitutif de la société, et que si l'on peut en relier des formes précises ou le degré d'extension à des situations techniques, cette relation n'est ni toujours nécessaire, ni surtout terme à terme. La situation technique aurait permis l'entrée du Japon dans le réseau moderne des échanges commerciaux dès le XVIIe siècle si le shogunat de Tokugawa n'avait délibérément fermé le pays au commerce avec l'étranger, et ce n'est pas un progrès dans les techniques de navigation, mais la restauration Meiji qui l'y ont ouvert.

L'époque contemporaine.

Malgré les apparences, l'impossibilité d'établir une telle détermination est encore plus certaine dans le monde contemporain, caractérisé, comme le disait justement Marx, par « l'application raisonnée de la science à l'industrie » à une échelle immense. Pour qu'une telle application soit possible, il faut qu'il y ait science au sens moderne du terme, et cela veut dire à la fois une prolifération quantitative sans bornes du savoir (donc aussi un support humain, économique, social et idéologique de cette prolifération, qui ne va nullement de soi), une teneur et des méthodes particulières de ce savoir et un

rapport singulier de la société à son savoir : l'Inde brahmanique ou bouddhique, la Grèce classique ou la communauté juive traditionnelle présentent le savoir infiniment plus que l'Occident contemporain (dont, en gros et sociologiquement, l'attitude devant le savoir est celle d'un boutiquier superstitieux qui a trouvé la poule aux oeufs d'or), mais ce savoir n'a ni même contenu ni même orientation que le nôtre.

Il y avait, bien entendu, des marchands riches en Grèce. Il y a aussi des savants désintéressés, en foule, dans le monde contemporain. Mais l'essentiel, c'est l'utilisation de ceux-ci par ceux-là aujourd'hui et non autrefois. Les inventions d'Archimède pendant le siège de Syracuse sont un fait exceptionnel et isolé : l'emploi de milliers de scientifiques par le Pentagone et la mention, au bas de publications de psychologie animale, de linguistique ou de mathématique, « financé par le projet n°... de la U.S. Navy » sont typiques. Le monde moderne est sans doute « déterminé » à une foule de niveaux, et comme aucun autre auparavant, par sa technologie : mais cette technologie n'est rien d'autre qu'une des expressions essentielles de ce monde, son « langage » à l'égard de la nature extérieure et intérieure. Et elle ne naît pas d'elle-même, ni d'un progrès « autonome » du savoir, mais d'une énorme réorientation de la conception du savoir, de la nature, de l'homme et de leurs rapports, qui s'accomplit en Europe occidentale à la fin du Moyen Age, et dont Descartes devait formuler lapidairement le phantasme programmatique (devenir maîtres et possesseurs de la nature). Et, certes, le type « moderne » de développement scientifique est impossible sans un développement « technique » *stricto sensu* qui permette le genre d'observations et d'expérimentations sur lesquelles ce développement s'appuie : mais sous ces deux facteurs il faut encore qu'il y ait la réorientation déjà signalée.

On note en passant ceci : dire que dans le monde moderne le développement social dépend du développement technique, c'est faire éclater de façon violente le paradoxe contenu dans la « conception matérialiste de l'histoire » ; car cela reviendrait à dire que le développement du monde moderne dépend du développement de son savoir, donc que ce sont les idées qui font progresser l'histoire, la seule restriction étant que ces idées appartiennent à une catégorie particulière (idées scientifico-techniques).

Relations non univoques.

On ne peut donc ni séparer rigoureusement les « faits techniques » et les autres, ni donner un sens à l'idée d'un « déterminisme » linéaire ou circulaire. Et, pour autant que l'on accepte de donner à ces termes des significations beaucoup plus lâches, on s'aperçoit qu'il est impossible d'établir entre eux des relations biunivoques. Des « ensembles techniques » extrêmement similaires se trouvent correspondre à des cultures et à des histoires d'une variété sans limite. Des dizaines de cultures archaïques dans le Pacifique, comportant toutes des « ensembles techniques » fortement apparentés, présentent des traits aussi différenciés entre eux que ceux de notre culture et de celle du XIV^e siècle européen ; et l'on peut en dire autant de grand nombre de cultures africaines ou amérindiennes. Aujourd'hui, Amérique et Russie participent au même « ensemble technique », avec des « superstructures » malgré tout différentes (bien que l'on puisse montrer la parenté profonde des deux systèmes à maints égards).

Réciproquement, des cultures très proches à d'autres points de vue présentent des « ensembles techniques » très différents ; des tribus dont les modes de production et de

travail sont très éloignés vivent sous des systèmes « analogues » : ce n'est que pour un court moment que l'ethnologie a pu croire que le « matriarcat » est nécessairement lié à l'agriculture et le « patriarcat » à la vie pastorale.

Les complexités et les difficultés de cette argumentation renforcent encore le point de vue ici défendu : que veut dire « trait identique » dans des cultures différentes, demandera-t-on ? Mais, précisément, les imputations discutées n'auraient de sens que si cette notion ne soulevait pas de problème majeur ; or elle en soulève d'énormes, tant pour les « faits techniques » que pour les caractères de la culture. Il ne faut pas en conclure que le monde social-historique doit être pulvérisé en une collection d'observables singuliers et hétéroclites ; mais que des significations comme « matriarcat » ou même « agriculture » ne sont pas du même type que les propriétés qui définissent l'appartenance de plusieurs éléments à un même ensemble ou à une même classe. Ce que deux sociétés « patriarcales » possèdent en commun exclut des imputations terme à terme de traits séparables sans dommage. Ce lot commun laisse certes subsister (et même fait voir beaucoup plus clairement) la coappartenance des différents moments d'une culture : mais appeler celle-ci « détermination » réciproque est une tautologie fallacieuse.

Technique et économie

Continuité et discontinuité.

Les considérations précédentes peuvent être précisées par l'examen du rapport entre deux secteurs plus que proches de la vie sociale, la technique et l'économie. De ses origines jusqu'à maintenant, l'économie politique a posé comme « données » un ensemble de facteurs (conditions géographiques et climatiques, population, institutions, etc.) parmi lesquels l'« état de la technique » ; sur ces « données » et quelques autres (motivations et comportement des individus, etc.), on peut construire un ou plusieurs systèmes d'économie politique (et de lois économiques). Mais jusqu'à quel point l'économie politique a-t-elle le droit de considérer « l'état de la technique » (ou son développement) comme donné ? Il n'en pourrait être ainsi que s'il n'existait chaque fois qu'un seul état de la technique, rigidement déterminé, et si les changements de cet état ne dépendaient pas du mouvement propre de l'économie (même s'ils continuaient de dépendre d'autres aspects de la vie sociale).

Marx, à cet égard, se situe de manière identique, sauf que pour lui l'essentiel est non pas un *état* de la technique, mais son *développement* incessant. *Le Capital* prend comme donnée une technique à développement autonome, qui se distingue de celle des phases précédentes essentiellement par les traits suivants : a) elle impose la centralisation et la collectivisation du processus de production ; b) elle est rapidement évolutive ; c) les capitalistes sont portés par leur nature, mais surtout obligés par la concurrence à hâter et à amplifier l'application de cette technique à la production. Avec l'existence d'une accumulation primitive (c'est-à-dire d'un premier levain, créé par la violence, de capital et de travail exproprié), ce sont là les présupposés minimaux du système, les axiomes de sa théorie. Les sources de cette technique et de sa puissance évolutive ne sont pas vraiment abordées ; pas davantage la question du choix entre plusieurs techniques. À chaque moment, est-il supposé implicitement, il en existe une qui est la plus rentable, les capitalistes se ruent dessus, le premier qui parvient à l'appliquer à l'échelle la plus

vaste « en tue beaucoup d'autres ». Les « irrationalités » ne se présentent que sous la forme de l'« héritage » et sont telles seulement pour le capitaliste individuel (qui découvre, avant d'avoir amorti une machine, qu'une nouvelle et meilleure est apparue), non du point de vue du système, ni en soi (il existe toujours un calcul permettant de déterminer si un changement de machine est ou non profitable).

Vers la fin du XIXe siècle, l'économie politique académique « découvre » qu'à un état donné de la *technologie* peuvent correspondre plusieurs *techniques* spécifiques pour telle production. Pour autant que ces différentes techniques peuvent meure à contribution des quantités relatives différentes de capital et de travail, l'adoption de telle ou telle d'entre elles modifiera la demande relative de chaque facteur de production, donc aussi son prix et finalement sa part dans le produit social. Une indétermination essentielle est ainsi introduite dans le système qui sera finalement levée, tant bien que mal, par une extension du schème néoclassique de l'équilibre général ; une seule des techniques rendues chaque fois possibles par l'état technologique sera optimale pour des prix relatifs donnés du capital (« taux d'intérêt »), du travail et de la « terre ». Ces prix sont toujours fonction de la demande (ou « pénurie ») relative des facteurs de production ; certes, celle-ci est maintenant affectée par le choix de la technique appliquée, qui dépend à son tour de ces prix relatifs ; mais cette détermination circulaire est propre à tous les états d'équilibre, et s'exprime mathématiquement par un système d'équations simultanées.

Cette analyse a été récemment réfutée sur son propre plan, lorsqu'on a pu montrer, à partir de l'ouvrage important de Piero Sraffa (28), qu'à un niveau donné de « taux d'intérêt » peuvent correspondre des techniques optimales différentes (ou, réciproquement, qu'une technique peut être optimale pour des « taux d'intérêt » différents). Mais la réfutation reste encore prisonnière de l'idéologie scientifique dont elle critique un produit particulier. L'analyse néoclassique est vide de signification réelle, parce qu'elle quantifie sans précaution des phénomènes dont la quantification est impossible dans l'état actuel de notre ignorance (les « quantités de capital et de travail » ne sont que collections d'objets hétéroclites arbitrairement homogénéisés pour les besoins d'une théorie simpliste malgré la complexité de son appareil pseudo-mathématique), parce qu'elle identifie le profit au « taux d'intérêt » et postule l'existence d'un taux de profit uniforme régulateur. Mais surtout parce que, en faisant du choix des techniques une affaire purement économique, elle cache deux facteurs essentiels : que le choix effectif n'est pas le résultat d'une procédure de décision rationnelle fondée sur une information parfaite et visant un objectif bien déterminé (la maximisation du profit), mais se fait, sur une information toujours imparfaite et « coûteuse », à travers le processus sociologique de « décision » au sein de la bureaucratie dirigeante des grandes entreprises modernes, où les facteurs déterminants n'ont qu'un rapport lointain avec la rentabilité ; et qu'il n'y a pas ici d'approximation indéfinie de la « solution optimale » par tâtonnements et erreurs, car cela présupposerait des conditions de continuité qui n'ont pas de sens dans le cas présent, et le chemin d'une solution optimale dans des conditions données peut aussi bien mener en sens inverse, du fait d'une modification de ces conditions dont ceux qui décident ne sont évidemment pas maîtres.

Technique appliquée et luttes sociales dans l'entreprise.

L'analyse de l'économie politique académique voile aussi, comme l'analyse marxienne, le facteur le plus important : le conflit social dans la production, la lutte des classes à l'intérieur de l'entreprise. Le fait est que, très tôt, l'évolution de la technologie capitaliste et son application dans la production se sont orientées dans une direction bien définie : supprimer le rôle humain de l'homme dans la production, éliminer le plus possible les producteurs du processus de production. Que le prix du travail soit élevé ou bas, la direction de la firme capitaliste choisira toujours, si elle en a la possibilité, le procédé qui assure la plus grande indépendance du procès de production par rapport aux travailleurs ; elle veut dépendre des machines, non des hommes : parade (ou mesure préventive) des dirigeants contre la lutte des ouvriers à propos du rendement imposé et des conditions de travail, lutte qui est d'ailleurs un facteur décisif dans la détermination du niveau effectif (par opposition au niveau contractuel) du salaire. On voit en outre par là que les déterminations économiques sont également présentes dans cette affaire (29). La limite de cette tendance est, bien entendu, l'automatisation intégrale du procès de production ; limite non pas idéale mais utopique, faut-il le rappeler, et même doublement, car, pour qu'elle atteigne vraiment son objectif, il faudrait aussi automatiser le procès de consommation.

Cet exemple essentiel pour l'intelligence du monde contemporain fait voir non pas que la technologie engendre le capitalisme, ni que le capitalisme crée de toutes pièces une technologie répondant à son désir ; mais qu'un monde capitaliste émerge, dont cette technologie est « partie partout dense ». Parmi les particularités historiques de cette technologie, son « amplitude », qui est sans doute la plus grande de tous les temps : pour chaque « besoin », pour chaque procès productif, elle développe non pas un objet ou une technique, mais une vaste gamme d'objets et de techniques. La concrétisation de cette technologie, le prélèvement sur cette gamme de la technique qui sera appliquée dans des circonstances données, est à la fois instrument et enjeu de la lutte des classes, dont l'issue détermine chaque fois l'apparition et la disparition de professions, l'épanouissement ou le déclin de régions entières. Le résultat de cette lutte dépend de la totalité des circonstances, et ses effets peuvent être inattendus. Au XIX^e siècle, le combat des luddites, qui détruisaient les machines, a eu des effets qui se sont limités à l'industrie ; la lutte que mènent actuellement les dockers anglais contre la « containerisation » (dont les progrès sur le marché sont fortement codéterminés par le désir de se débarrasser des dockers, corporation des plus intraitables en général et dans les pays anglo-saxons en particulier) a conduit, par un de ses incidents mineurs (le défi opposé par trois dockers à un ordre d'arrestation et la menace consécutive d'une grève des dockers qui aurait porté un coup très sévère au commerce extérieur britannique), à la décision de laisser « flotter » la livre sterling à partir de juin 1972 et à une nouvelle crise monétaire internationale.

Même dans le domaine de l'organisation du travail *stricto sensu*, qui semble à première vue le simple revers de la technique d'une époque, on constate la complexité des rapports en jeu. Il est clair *a priori*, et attesté par d'innombrables exemples, que le même ensemble matériel d'outils peut être mis en oeuvre dans des organisations du travail très variées. Nombre d'« inventions », dont certaines essentielles, ne se font que par des modifications de la disposition de la force de travail autour des machines ou des objets, sans affecter ceux-ci ; et il n'y a pas non plus ici d'optimalité dans l'abstrait, l'attitude et la composition du groupe de travail étant des facteurs importants. C'est encore plus clair lorsque l'organisation du travail dans son ensemble devient objet explicite et central des tentatives de « rationalisation » de la part de la direction de l'entreprise. Les efforts

visant à retracer une histoire du travail industriel uniquement en fonction de l'évolution des techniques matérielles et des méthodes de « rationalisation » rencontrent. au-delà d'une première étape, un obstacle formidable : l'organisation du travail devient instrument et enjeu de la lune quotidienne dans l'usine. L'organisation « formelle » ou « officielle » du travail, construction consciente de la direction de l'entreprise et servant ses fins, se heurte à l'organisation « informelle » des ouvriers, qui répond à d'autres motivations et à d'autres fins. Selon les résultats de l'affrontement — qui sont du reste sans cesse remis en question l'organisation effective du travail, sur la même base matérielle, pourra être très différente. À la limite, les ouvriers peuvent (comme chez Fiat à Turin, il y a quelques années) opposer une « contre-gestion » à la gestion de la direction, ou bien la saboter en appliquant rigoureusement les prescriptions du règlement (*working to rule*, ou grève du zèle). Tout ce qui précède montre l'énorme part d'indétermination que comporte toute organisation du travail, y compris la plus « scientifique », même lorsqu'on a fixé la base matérielle et l'ensemble des autres conditions, hormis celles qui sont relatives au comportement des hommes, des individus et des groupes.

3. TECHNIQUE ET POLITIQUE

L'époque contemporaine est sans doute la première à poser explicitement et effectivement dans tous les domaines le grand problème politique : non pas seulement comme lutte pour le pouvoir à l'intérieur d'institutions politiques données, ni pour la transformation de ces institutions et de quelques autres, mais comme problème de reconstruction totale de la société, remettant en cause aussi bien la cellule familiale que le mode d'éducation, la notion de déviance et de criminalité tout aussi bien que les rapports existant entre la « culture » et la vie.

Certes, les grands « utopistes » du passé, et en particulier Platon, le premier et le plus radical d'entre eux, n'avaient reculé ni devant le bouleversement de l'éducation, ni devant la suppression de la famille traditionnelle ; on peut même en trouver qui reprennent à zéro le cadre naturel de la société. Une seule donnée reste pour eux tous intangible : la technologie elle-même. Et cela, malgré quelques formulations des manuscrits de jeunesse, demeure vrai pour le Marx du Capital : la technologie capitaliste lui apparaît comme la rationalité incarnée, il en décrit et dénonce certes les conséquences inhumaines, mais celles-ci découlent essentiellement de l'utilisation capitaliste d'une technologie positivement valorisée en soi. La technologie et la sphère de la vie sociale en contact direct avec elle, c'est-à-dire le travail, ne sont plus pour lui des objets de réflexion et d'action politique : ils appartiennent, selon sa fameuse phrase, au « royaume de la nécessité » sur lequel le « royaume de la liberté » ne peut s'ériger que moyennant, au premier chef, la réduction de la journée de travail. Les marxistes russes de l'époque de la Révolution ont poussé cette idée à ses conséquences extrêmes : Trotski allant jusqu'à écrire que le taylorisme était mauvais dans son usage capitaliste, bon dans un usage socialiste (30) et Lénine posant la somme de l'électrification et des soviets comme équivalant au socialisme. Il est superflu de revenir sur le caractère fallacieux de la séparation des moyens et des fins, qu'on a pu, dans le cas russe, vérifier expérimentalement. Mais, s'il était vrai qu'« au moulin à bras correspond la société féodale, et au moulin à vapeur la société bourgeoise », comme l'écrivait Marx, à la centrale nucléaire, à l'ordinateur et aux satellites artificiels correspondrait alors la forme présente du capitalisme américain et mondial, et l'on ne voit ni pourquoi ni comment l'on pourrait ériger là-dessus une autre « superstructure » politique et sociale.

La technologie en question

Actuellement, c'est la technologie elle-même qui commence à être explicitement mise en question. Cela a été fait d'abord dans le domaine du travail (31). On commençait en effet à prendre conscience de l'impossibilité d'envisager, de façon cohérente, une transformation socialiste de la société sans une modification radicale du procès du travail lui-même, qui impliquait à son tour la transformation consciente de la technologie par les travailleurs en régime de gestion ouvrière. Depuis quelques années, ce genre de préoccupation a pris de plus amples proportions, mais on met surtout l'accent sur les conséquences écologiques de la technologie contemporaine ; les critiques semblent d'ailleurs en viser beaucoup plus les conséquences que la substance, et appeler davantage sa limitation ou le retour à des techniques traditionnelles « douces » ou « naturelles » que la recherche organisée et systématique d'un nouvel « ensemble technique ».

Autant ou plus que dans les problèmes des nouvelles formes de vie familiale ou d'éducation, les discussions de ce thème sonnent inévitablement comme « utopiques ». On peut, on doit même, négliger ce risque. Les difficultés réelles du sujet tiennent à ce qu'il touche à tous les aspects de la vie sociale et que toute orientation proposée ne vaut rien et n'a aucune chance d'être concrétisée conformément à sa visée si elle ne correspond pas à ce que la société veut et peut créer et soutenir dans ce domaine et dans tous les autres.

La technique dans une société post-révolutionnaire

Ainsi, dans le domaine fondamental du travail, une transformation consciente de la technologie afin que le procès de travail cesse d'être une mutilation de l'homme et devienne terrain d'exercice de la libre créativité des individus et des groupes présuppose la coopération étroite des travailleurs-utilisateurs des instruments et des techniciens, leur intégration dans de nouveaux ensembles dominant la production, par conséquent la suppression de la bureaucratie dirigeante, privée ou publique, et la gestion ouvrière avec tout ce que celle-ci implique par ailleurs. Le modèle idéal reste, malgré tout, le « sauvage » qui fabrique son outil ou son arme à la mesure de son corps et de ses dextérités propres ; actuellement, il ne s'agit évidemment plus de l'individu isolé, mais du groupe au travail. Concilier cette adaptation des outils à leurs utilisateurs avec l'universalité inhérente à la production moderne est un des problèmes essentiels (beaucoup plus difficile que l'élimination des travaux particulièrement pénibles ou abrutissants, qui pourrait être rapidement réalisée si la recherche était consciemment dirigée dans cette voie (32)). Ce que nous avons appelé plus haut l'« amplitude » extraordinaire de la technologie contemporaine accroît la souplesse de ses utilisations possibles (souplesse à présent exploitée dans une seule direction, comme on l'a vu plus haut) ; et, comme c'est déjà le cas pour beaucoup d'objets de consommation disponibles, on peut viser à une synthèse de l'universalité et des besoins spécifiques des utilisateurs (« montages » différents d'éléments appartenant à des gammes limitées de modules compatibles, etc.). Cependant, l'universalité « forte » de la production contemporaine va de pair avec des unités économiques de très grande échelle ainsi se trouve posée la question des fondements même du calcul économique et des valeurs dans une société radicalement différente de la nôtre. Dans certains domaines au moins, les prétendus avantages absolus de la production à grande échelle appartiennent

clairement aux préjugés de l'idéologie dominante : il faudrait savoir dans quelle mesure leur existence n'est pas liée à la détérioration continue de la qualité des objets fabriqués et à l'obsolescence incorporée à ces produits. De même, une foule de solutions dites « plus économiques » ne le sont actuellement que parce que la pénibilité, l'ennui, le caractère mutilateur du travail ne sont pas comptabilisés, et même le sont à l'envers, puisque plus un travail a ses caractéristiques, moins il est rémunéré, donc moins il « coûte ». Les avantages d'échelle ou autres ne sont pas pour autant toujours fictifs (comme semble l'impliquer l'ouvrage de Bookchin). Pour une foule de produits, la production est pratiquement inconcevable hors la grande échelle ; on sait dès à présent qu'elle pourrait, dans certains cas, être « miniaturisée », mais, même dans ces cas, son niveau demeurerait au-dessus des besoins propres d'une communauté réduite.

Il reste donc un problème d'universalisation, qui ne pourrait pas être éliminé par un retour vers des communautés quasi autarciques (même en laissant de côté la question largement ouverte de savoir si un tel retour serait désirable en soi). Celui-ci ne facilite pas nécessairement davantage la solution du problème de l'équilibre écologique. Le problème est évidemment lié directement à celui de la taille des communautés autogérées et de la centralisation, donc à des questions qui ne comportent une réponse sensée qu'à l'échelle de la société entière. Il implique à la fois l'habitat humain (thème qui, de toute évidence, dépasse infiniment tout aspect uniquement technologique et soulève les interrogations les plus profondes de ce qu'il est convenu d'appeler l'urbanisme) et les moyens par lesquels l'ensemble de la population pourrait (s'il le voulait) exercer directement le pouvoir. Un des aspects technologiques de l'exercice du pouvoir met en jeu les communications et l'information, domaines dans lesquels (33) les possibilités déjà existantes sont immenses ; mais il est tout aussi évident que le développement de ces possibilités dans la direction visée ou même leur simple mise en oeuvre sont impossibles à moins d'un déploiement sans précédent de l'activité du peuple dans son ensemble. La technologie disponible des communications et de l'information permet de fournir à la population tous les éléments nécessaires pour lui permettre de décider *en connaissance de cause* ; mais du sens de cette dernière expression, seule encore elle peut décider, et personne à sa place.

L'essentiel, en fait, se situe au-delà de ces considérations : si une nouvelle culture humaine est créée, après une transformation radicale de la société existante, elle n'aura pas seulement à s'attaquer à la division du travail sous ses formes connues, en particulier à la séparation du travail manuel et du travail intellectuel ; elle ira de pair avec un bouleversement des significations établies, des cadres de rationalité, de la science des derniers siècles et de la technologie qui leur est homogène. Mais de cette musique d'un avenir lointain nous devons renoncer à rien entendre aujourd'hui, sous peine de la confondre avec les hallucinations auditives que pourrait faire naître notre désir.

Notes

1. André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, vol. I. Technique et langage, Paris, Albin Michel, 1964, p. 127, 161, 162-163.

2. Éth. Nic., Sixième Livre, IV, 6.
3. Ibid., A, I, 2.
4. Ibid., Sixième Livre, IV, 4.
5. Phys., B, 8, 199 a, 15-17.
6. « La question de la technique ». in Essais et Cohérences, Paris, Gallimard, 1958, p. 19-20. Cf. aussi. du même auteur, Nietzsche, I, Paris, Gallimard, 1971, p. 79-80.
7. Phys., B, 8, ibid.
8. Phys., B, 8, 199 b, 30-32.
9. Éth. Nic.. Sixième Livre, V. 7.
10. Manuscrits de 1844, vol. VI, éd. Costes, p. 69-70 et 87 ; éd. de la Pléiade, H. p. 126, 137-139. (Pour les autres citations de cet écrit, je ne donne que les références à l'édition Costes.)
11. L.c. (éd. Costes), p. 34-35, 40. 107-108.
12. L'Idéologie allemande, in CEuvres philosophiques, t. VI. trad. J. Molitor, Paris, éd. Costes. 1937, p. 161.
- 13 L'Idéologie allemande, l.c., p. 166.
- 14 Cf. l'« Introduction générale à la critique de l'économie politique », manuscrit de 1857, éd. de la Pléiade, 1, p. 265-266.
- 15 Manuscrits de 1894, éd. Costes, p. 49.
16. Dont le livre, La Technique ou l'Enjeu du siècle, Paris, 1947, anticipait avec profondeur sur beaucoup d'idées devenues depuis courantes.

17. Heidegger, « La question de la technique », l.c.. p. 9.
18. L. von Neumann. *The Computer and the Brain*, New Haven, Yale U. P.. 1958, p. 80-82.
19. A. Leroi-Gourhan, *L'Homme et la Matière*, Paris, éd. Albin Michel, 1971, p. 321-325.
20. Voir de cet auteur *L'Homme et la Matière*, l.c., et *Milieu et Techniques*, Paris, éd. Albin Michel, 1945.
21. *Milieu et Techniques*, l.c., p. 359.
22. *Ibid.*, p. 367.
23. *The Myth of the Machine*. Secker and Warburg, Londres, 1967, en particulier chap. ix, p. 188-211.
24. *L'Idéologie allemande*, l.c., p. 167. [On sait que ce thème sera longuement développé par Marx dans *Le Capital*, livre I, chap. XIII, XIV et XV.]
25. J'ai longuement développé cette idée dans *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, éd. du Seuil, 1975, chap. III et V.
26. *L'Homme et la Matière*, l.c., p. 318.
27. *Milieu et Techniques*. l.c., p. 367 s. : cf. aussi p. 379 s.
28. Piero Sraffa, *Production of Commodities by Means of Commodities*, Cambridge U.P., 1960. [L'idée se trouvait déjà en fait chez Joan Robinson, *The Accumulation of Capital*, Londres, Macmillan, 1956, livre II, section II ; cf. en particulier p. 109-110. Depuis, la controverse a fait, et continue de faire, rage dans les milieux des économistes académiques, hors toute proportion avec l'importance réelle du problème, mais certes en proportion des problèmes réels que cette discussion permet d'éviter d'affronter. Ceux que des exercices de mathématique élémentaire appliqués à un monde « économique » totalement fictif amusent, trouveront un résumé de la controverse jusqu'en 1968 in G. C. Harcourt, « Some Cambridge Controversies in the Theory of Capital », *Journ. of Ec.*

Litt., vol. VII. n° 2, juin 1969, et une bonne sélection de textes dans *Capital and Growth*, éd. par G. C. Harcourt et N. F. Laing, Penguin Education Paperbacks, 1971.]

29. J'ai pour la première fois développé cette idée — à savoir que ce qui existe actuellement, c'est une technologie *capitaliste* et non pas une technologie et que son évolution est essentiellement déterminée par la lutte des ouvriers *dans la production* contre la direction de l'entreprise — et la critique, parallèle, de la conception implicite de Marx de la technique capitaliste comme « neutre », dans mon texte « Sur le contenu du socialisme », II, in *Socialisme ou Barbarie*. n° 22, juillet 1957, p. 14-22. Voir aussi « Sur le contenu du socialisme », III, in *Socialisme et Barbarie* n° 23, janvier 1958 [repris maintenant in *L'Expérience du mouvement ouvrier, II : Prolétariat et Organisation*, éd. 10/18, n° 857, p. 1 – 88.]

30. *Terrorisme et Communisme*, éd. 10/18, p. 225. [Voir mon analyse de ces aspects de ce texte dans « Le rôle de l'idéologie bolchevique dans la naissance de la bureaucratie » in *Socialisme ou Barbarie*, n° 35, janvier 1964, repris maintenant in *L'Expérience du mouvement ouvrier, II, l.c.*, p. 385-416.]

31. Voir mon texte cité dans la note 29. Plus récemment, et entre autres, Murray Bookchin, *Post-Scarcity Anarchism*, New York, Rempart Press (distr. par Simon and Shuster), 1971. (Trad. française par H. Arnold et D. Blanchard, Paris, éd. Christian Bourgois, 1976.)

32. V. les textes cités dans la note précédente.

33. C'est Lewis Mumford qui a le premier noté cet aspect : *Technics and Civilization*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1934, p. 241 (p. 219 de la trad. fr. de 1950). J'ai repris l'idée et l'ai reliée aux problèmes de gestion collective d'une société post-révolutionnaire dans « Sur le contenu du socialisme », II, l.c.. p. 64-65.